

CHAROLAIS-BRIONNAIS | Littérature

« J'écris pour rejoindre le lointain, que le bout du monde efface ma table »

Le nouveau roman d'Ingrid Astier, *La Vague*, vient de sortir. S'éloignant des enquêtes policières, elle plonge dans l'univers des surfeurs à Tahiti, mus par la volonté de surfer la vague idéale. Un récit dramatique mais tellement vivant, mêlant nature idyllique, recherche de soi et sentiments extrêmes. Un récit comme une quête, plus qu'une enquête.

Vous avez conçu *La Vague* à Chalmoux, dans votre Bourgogne familiale. Était-ce facile d'écrire sur Tahiti sans y être ?

« Je suis habituée à recomposer mon univers pour rejoindre mon imaginaire. Ce tour de magie tient du rituel. Il passe par les sens : toucher un caillou des plages polynésiennes, poser mes dossiers sur un paréo de l'île de Huahine, écouter des sons enregistrés, feuilleter le livre sur Teahupo'o du photographe Tim McKenna pour m'hypnotiser par la force et la beauté... Avoir été trois fois en Polynésie et d'avoir vécu deux mois avec les pêcheurs, les surfeurs et les habitants de Teahupo'o fait que les images et les objets parlent à mes sensations, non à la raison. Tout ressurgit alors et la nostalgie née de la distance donne un matériau émotionnel unique. D'une certaine façon, j'écris pour rejoindre le lointain. Pour que le bout du monde efface ma table. C'est une forme d'incantation. »

Vous connaissez Tahiti, mais pourquoi installer votre récit là ?

« Je reste très attachée aux pouvoirs de la littérature. À son évasion fondamentale, racinaire. Enfant, lire est le premier des voyages. Une évasion, et une échappatoire. J'ai grandi en Saône-et-Loire, dans une maison cachée au creux des collines. Chaque fois que j'ouvrais un livre, s'en échappaient des mondes. J'escaladais alors l'Everest, je ressentais la chaleur écrasante du désert, je touchais mon premier palmier, je me drapais d'un sari indien à l'orange flamboyant, j'enfourchais un éléphant ou je nageais sous la voile délicat des raies manta. Tout cela, perchée sur la branche d'un hêtre. Avec mon frère, au fond d'un pré, nous avions deux arbres en vis-à-vis qui étaient nos nichoirs à histoires. La lecture est un moment particulier, une solitude peuplée. Tahiti vient d'un jeu de notre enfance, où nous faisons tourner un globe lumineux en arrêtant brusquement sa rotation. On pointait un lieu du doigt. C'était là où, plus tard, on irait. Le rêve est un serment. Le désir, un pacte. Un jour,

« Personne ne peut te voler ton rêve. Personne ne peut décider de tes pensées. »



Ingrid Astier vit entre Paris et la Bourgogne, tout en affectionnant séjourner à Tahiti ou en Irlande. Tous ses romans ont été des succès critiques et de librairie. Photo Thibault STIPAL

j'ai pointé la Polynésie. En 2010, grâce à l'invitation du festival Lire en Polynésie, le plus tard est devenu le maintenant. J'y suis retournée en 2015, toujours pour le festival. Puis en 2018, uniquement pour le roman. Deux mois seule au point kilométrique 0 de Teahupo'o, l'incroyable PK0. Ce point vague désigné par le rêve d'une enfant s'est soudainement incarné. Dès 2010, j'avais ressenti l'urgence de ce roman. Mais la littérature est un temps lent.

Si j'étais juste, je dirais que ce roman est né depuis l'instant précis où, petite, mon doigt a fantasmé l'ailleurs sur ce globe dont la lumière embrasait la nuit. »

L'eau est omniprésente dans ce roman. Pourquoi l'eau est-elle un élément fort de beaucoup de vos récits ?

« J'ai grandi en pleine nature. Mon esprit est, depuis l'origine, relié aux éléments. Enfant, dans les champs, je dialoguais avec le vent. Il apportait l'ailleurs, le lointain. En Bourgogne, j'étais à des centaines de kilomètres de la mer. Mais la moindre flaque me faisait rêver. Les rivières et la Loire ont enrichi cet amour de l'eau. Quand je suis arrivée à Paris, la Seine m'a reliée à la Loire. Elle me ramenait à mes racines. »

Ce récit ne met pas en lumière une en-

quête, mais plutôt des quêtes. Les personnages se cherchent profondément une identité, ou une raison de vivre. Chacun veut exister plus intensément, à sa propre manière, mais chacun cherche sa vague, réelle ou intérieure. Et vous, cherchez-vous votre vague ?

« C'est une analyse très juste. Pas d'enquête, mais des quêtes. Exactement. Je recherchais une enquête plus subtile qu'un simple whodunit (qui l'a fait ?) classique. Chacun est pour moi une telle énigme, à commencer par soi, que j'ai très vite senti que je pouvais créer en liberté, sans le renfort des canevas classiques et des inlassables poursuites après le meurtrier. En ce sens, *La Vague* échappe aux catégories. C'est un

roman noir mais débordant de vie. Et avant tout, une tragédie. On y ressent comme la montée d'une sève, l'urgence de s'arpenner pour ne pas passer sa vie à se voiler la face. La vague cache des milliers de vagues. La vague du désir, du dépassement, du désespoir, de la colère, la vague du sentiment, du souvenir, du passé, de la passion, de l'émotion... et même les vagues des cheveux qui ondulent au vent... On passe son temps à refouler les vagues en nous, à nous barrer. La société nous enseigne cette maîtrise. Ce protectionnisme peut être ravageur. »

La Vague

► *La Vague* est le nouveau roman d'Ingrid Astier. Née en 1976, agrégée de lettres, ses attaches familiales sont en Bourgogne, plus exactement à Chalmoux, près de Bourbon-Lancy, où elle vient régulièrement pour se ressourcer.

► Ses précédents romans, notamment chez Gallimard, ont été salués par la critique. Ingrid Astier a reçu de nombreux prix. Elle écrit aussi pour des journaux et magazines nationaux.

► Au fil de l'écriture de ses romans, elle a tissé des liens forts avec les milieux policiers parisiens : elle est même la marraine de la Brigade fluviale de Paris.

► Son essai *Petit éloge de la nuit* a été adapté au théâtre du Rond-Point, avec Pierre Richard. Avec lui, elle met en scène actuellement, à Paris, la troupe de Mme Arthur autour des Rita Mitsouko.

La Vague, un roman différent

Son dernier roman, *La Vague*, est différent de ses précédents écrits, avec un récit plus contemplatif dans son entame, moins urgent que les précédents, en tout cas pour une grande partie. Ingrid Astier prend le temps de nous plonger dans cette atmosphère si loin de nous, à Tahiti. Son récit est une montée en puissance, comme un ascenseur vers le drame. La nature idyllique cache si bien des drames enfouis et prêts à exploser. Le récit peut s'accélérer ou se ralentir en fonction des situations. Il y a aussi une sensualité latente, sans doute intimement liée aux corps qui se montrent, qui se frôlent, qui se cachent ou se révèlent.

La Vague, aux Éditions Equinox- Les Arènes.

Teahupo'o et ses vagues agissent comme un aimant, dont on sait que le baiser mouillé peut être mortel. N'est-ce pas finalement le héros du récit, comme un élément naturel bien vivant ?

« Oui, la vague de Teahupo'o est l'héroïne du roman. Elle est l'aimant et l'amante. La sirène qui attire contre le récif de corail. Une ensorceleuse. Il y a donc des histoires d'amour enchâssées dans le roman. Toutes explorent la passion. Le langage n'hésite d'ailleurs pas à dire qu'on peut "se noyer dans la passion". Je sonde cette part sacrificielle. Quand un surfeur se jette dans la gueule du monstre, il danse avec la mort. Il la caresse du bout des doigts. Elle est là, lisse dans le miroir de l'eau, à guetter si elle vous délivre ou si elle vous dévore. »

Propos recueillis par Hervé BACHELARD

Retrouvez l'intégralité de l'interview d'Ingrid Astier sur www.lejls.com